

Le complexe de l'ange

ou

Le fardeau de la lumière

Romain Fougère

ISBN : 978-2-9567498-2-0

Dépôt légal : octobre 2020

Imprimé en France

Ce roman est particulier. Il relate des évènements entièrement imaginaires, en le faisant depuis le plus récent vers le plus ancien. Vous saurez donc dès le départ comment le voyage se termine. À l'intérieur des chapitres, pour la commodité de la compréhension, le sens chronologique est respecté.

Je voyage non pour aller quelque part, mais pour marcher. Je voyage pour le plaisir de voyager. L'important est de bouger, d'éprouver de plus près les nécessités et les embarras de la vie, de quitter le lit douillet de la civilisation, de sentir sous mes pieds le granit terrestre et les silex épars avec leurs coupants.

Robert Louis Stevenson

I

La pluie vient de cesser. Il avance à pas mesurés, sur le sentier qui longe la rivière, dans la lumière déclinante que tamise un ciel de traîne. Il a une conscience aiguë de son environnement, le ramage qui reprend dans les broussailles, la terre humide qui exhale son parfum de péttrichor, le vent frais que le cœur de l'automne fait courir sur la campagne, sous les rameaux rougis, dans la fourrure des jeunes renards qui quittent le terrier. Les toits du village, noirs d'une mousse humide, apparaissent au-dessus de la canopée. Un boulingrin parfaitement entretenu marque la limite d'un vaste jardin à l'anglaise : Lucas arrive chez lui.

Comment pourrai-je, pense-t-il alors qu'il remonte l'allée au pavage disjoint de pierres plates, comment me sera-t-il possible de vivre seul dans cette maison, dans ce qui a été notre foyer pendant si longtemps ? Au travers des baies vitrées du salon il voit Marie, qui rassemble posément quelques affaires. Elle a gardé cette élégance qui l'a séduit quinze ans plus tôt. Tout en elle est

gracieux, du dessin de sa silhouette, la nuque sous les blonds cheveux relevés, la façon dont la lumière passe sur son avant-bras, à la manière dont elle attrape sa veste, tout est à la fois courbe et précis.

Il fait glisser la porte-fenêtre, et quand elle se retourne, quand elle comprend que c'est lui, rentré un instant trop tôt, elle se tend, elle s'arme – c'est un arc, se dit-il, tout en galbes et en mortelle précision, comment un seul être peut-il contenir autant de force, et n'en rien laisser paraître ? Et Lucas, pour la première fois, prend peur face à cette femme qu'il a aimé vingt années durant. Et même s'il a pu soupçonner cette détermination, jamais il ne l'avait vue en face, pas même quand elle a donné le jour à leur fille unique. Quelle épreuve pourtant, pense-t-il, comment ai-je pu passer tout ce temps à ses côtés, sans jamais soupçonner cette puissance ?

Elle le regarde, instant éternel, puis se détourne et sort, sans prendre la peine de fermer la porte.

II

La culpabilité le brûle de l'intérieur. C'est la gueule de bois après la cuite, le moment où on regrette, et la souffrance est d'autant plus forte qu'on se l'est infligé seul. Marie lui jette une assiette, il tente de l'esquiver, la prend sur la tempe où il l'entend se briser avant de choir au sol. Il rouvre les yeux, et elle est là, près de lui, en larmes, épongeant son sang. Il lui sourit comme d'habitude, et elle lui sourit à travers ses larmes, et à nouveau le gifle violemment.

– Comment as-tu pu !

La question n'appelle pas de réponse. Il a avoué sa faute, pensant que sa sincérité lui permettrait de garder l'estime de sa femme. Il s'est trompé. Elle s'éloigne, semble chercher quelque chose, puis bondit sur sa guitare, une Gibson ES-335 de 1959, la saisit par le manche et la fracasse contre le mur. Tandis qu'elle dévaste la pièce, Lucas se demande absurdement s'il l'a déjà vue dans un état pareil. Non, évidemment non, elle

qui vient d'un milieu si select, la haute bourgeoisie parisienne n'admettrait pas de tels écarts. Elle connaît la valeur de ses instruments, ne règle-t-elle pas un contentieux plus profond ? Lui, le chanteur populaire, le rockeur poète, coqueluche des rédactions, des Inrocks à Télérama, n'est-il pas la cible de la frustration d'une instrumentiste classique – de haut vol, sans doute, mais ficelée, ligotée, soumise à un rôle de première de la classe, col Claudine et escarpins vernis, bonjour monsieur, bonsoir madame, le récital vous a plu, merci, adorable cette petite. Il semble qu'elle se considère, pour la première fois, moralement libre de commettre des excès qu'elle ne s'est jamais autorisés. Et comment pourrait-il lui en vouloir, lui qui ne sait que trop combien la trahison est infecte à celui à qui on l'inflige.

III

Ils s'enferment dans un des cabinets de toilette, repoussant brutalement la porte derrière eux. Tandis qu'elle se tourne pour verrouiller le loquet, il la plaque contre le battant de bois en étreignant tout ce que ses mains peuvent tenir, les hanches, le ventre, les seins rebondis, fouissant du mufle dans la chevelure brune. La saleté repoussante de l'endroit ne passe pas le seuil de sa conscience, seule la musique, qui continue de se déverser depuis l'autre côté de la cloison parvient encore à son cerveau tout embrumé d'alcool. Il est entièrement tendu vers ce corps, enfermé dans la gaine de coton noir contre laquelle il se bat des mains, des lèvres, des dents. Elle se cambre, offrant son fessier à son bas-ventre, rendu douloureux par le désir monstrueux qui le secoue, et il glisse ses doigts sous la jupe. Elle gémit, et Lucas, de son autre main, fouraille dans le décolleté.

Elle le repousse pour se retourner. Elle s'agenouille devant lui, défaisant rapidement sa ceinture et les boutons de son jean et fait, de ses lèvres, un cercle autour de lui.

Elle va, puis vient, doucement d'abord, s'interrompant de temps en temps pour le piquer de baisers légers, puis recommence, puis de plus en plus vite, toujours plus fort, toujours plus longtemps. Il se retient le plus longtemps possible jusqu'à ce que, n'en pouvant plus, il explose dans la brune, qui ne s'arrête pas, le poussant à hurler de douleur et de plaisir.

Il s'effondre sur le trône, dans l'odeur de pisser et de vomir, inertes, et elle s'assoit sur lui. Elle sort un paquet de cigarettes, en allume une et la lui tend. Il veut refuser, remercier, j'ai arrêté il y a longtemps, mais ses doigts, collants encore, prennent le cylindre de papier et aspire goulûment une bouffée de tabac. Elle allume une autre clope, et le regarde dans les yeux.

– Tu sortiras pas de là avant de t'être remis au boulot, mon grand, fait-elle.

Et ces simples mots, dans l'atmosphère enfumée, puante du réduit, sonnent comme une condamnation. Ils fument un moment en silence, puis elle se relève, tire un miroir et un petit sachet de son sac à main, et prépare deux lignes de cocaïne. Elle en sniffe une, et tend le miroir à Lucas, qui trouve la force de refuser.

Elle prend la deuxième trace, puis, rangeant son matériel, commence à jouer avec le sexe de Lucas, qui, bon gré mal gré, se redresse petit à petit. Elle le stimule encore, plus calmement cette fois, puis lui enfille une

capote et l'enfourche sans autre forme de procès. Elle va, vient, puis se retourne et recommence à bouger. Et Lucas, face à ce splendide postérieur, à cette crinière opulente, se sent revivre. Il admire le dessin des hanches, la grâce avec laquelle elle commence à danser, haletant, gémissant. Son désir est complètement revenu, maintenant, et quand il la sent venir, quand il sent qu'elle s'approche du ciel, il se relève et l'enveloppe de tout son corps, tandis qu'il l'amène, inflexible, jusqu'au plaisir.

